



Des Rails

*La revue de
l'imaginaire ferroviaire*

Couleur Femme

*numéro dirigé par
Claudine BERTRAND*

Numéro #9

04/2010

Sommaire

Claudine Bertrand – <i>Eden d'ébène</i>	page 2
Lambert Schlechter – <i>Quais de transit</i>	page 3
Philippe Willocq – <i>Sur la route de Changsha</i>	page 6
Isabelle Grosse – <i>Ligne de fuite</i>	page 7
Carla Lucarelli – <i>Jamais sans elle le train ne part</i>	page 8
Paul Le Fèvre – <i>Rock pour Roxanne</i>	page 9
Luc Baba – <i>Le Trottoir à bascule</i>	page 10
Alain Gingras – <i>Avec</i>	page 11
<i>À suivre...</i>	page 12

Des Rails, la revue de l'imaginaire ferroviaire

ISSN : 1776-0801

Numéro #9 : « Couleur femme »

10 avril 2010

<http://desrails.free.fr>

Fondatrice : Suzanne Vanweddigen (svanweddigen@gmail.com)

Coordinatrice poésie : Claudine Bertrand (claudine5000@hotmail.com)

Couverture : « Autoportrait Ferroviaire », Suzanne Vanweddigen

Contributeurs : Luc Baba, Claudine Bertrand, Alain Gingras, Isabelle Grosse, Paul Le Fèvre, Carla Lucarelli, Lambert Schlechter, Philippe Willocq

Dans le respect des droits de la propriété intellectuelle, la reproduction totale ou partielle est interdite sans le consentement des auteurs et éditeurs de la revue.

Eden d'ébène

Claudine Bertrand

Une enfant noire a pris le train
laissant tout derrière elle
on ne choisit pas l'heure de son départ !

J'attendrai mon tour pour te revoir
sur le quai d'une autre gare
je compterai les jours qui nous séparent

Je l'entends déjà fredonner :
« Fais-moi bouger, vibrer de bonheur... »
de l'africain Adagbenon

Elle jongle avec les mots
et les petites mythologies du quotidien

Elle est exaltée dis-tu
elle enfante le verbe vagabond
et me rappelle la déesse Aziza
divinité des bois et inspiratrice des chanteurs noirs

Elle dissimule mal ses yeux d'antilope
yeux nomades traversant le ciel en sable

Elle s'offre son éden d'ébène
prenant le soleil comme si elle prenait le train

Quais de transit

Lambert Schlechter

1.

Le croissant de lune nuit et jour verse son obscurité, il ne sera jamais question de soleil. Dans cette ville immense il n'y a qu'un seul endroit qui m'intéresse vraiment, c'est le premier quai de la gare. Hier j'ai vu les six wagons, j'ai vu la locomotive, c'est bon signe. Je n'ai plus qu'une ambition: être un banal et quelconque voyageur. Je ne perdrai pas mon temps à parler d'une escale ou d'un transit, je n'ai qu'une idée: partir d'ici, prendre mon train comme n'importe quel voyageur, ce n'est pas trop demander. Hier lors de ma petite randonnée qui m'a conduit par hasard sur le premier quai, j'ai vu que tout était prêt pour le départ, les six wagons étaient là, le chef de gare était à son poste, au même endroit exactement, comme tous les soirs précédents. Ne manquait que l'heure du départ. Mes randonnées, c'est de l'exercice pour mes vertèbres, le matin quand je me réveille, elles font comme des claquements, ça m'inquiète. Il faut partir d'ici le plus vite possible, quitter cette ville immense, ma vraie inquiétude, ce ne sont pas mes vertèbres, c'est l'immensité de cette ville. Là-bas, à l'horizon se dressent les montagnes, parfois on entend des éboulis de caillasse, et derrière les montagnes s'étend la mer, vagues, ressac, écume, mer muette et sans odeur, mer brune et grise. Les marées sont suspendues, le croissant n'a pas la force qu'il faudrait. Et si un jour il y a pleine lune, c'est le blanc de la feuille Canson entouré de hachures à l'encre de chine. Le paysage est à l'image du paysage, il sert d'écrin à la ville immense. Il y a plusieurs lignes de chemin de fer qui relient la ville au reste de l'univers.

2.

Mise en train. C'est le premier pas qui coûte. Mise en demeure. Le premier pas qui coûte ne s'est pas fait. Il ne sera pas question d'un deuxième pas, ce serait l'amorce d'un récit, la relation d'un périple. Pour le moment il n'y a aucun voyage à noter. La locomotive expulse ses nuages de vapeur et de fumée, métaphore aphone de stridence et de vacarme, le convoi va s'ébranler, nous assure le chef de gare, il nous l'assure depuis des semaines et des mois, là-bas à l'horizon irradie une lueur d'aube ou de crépuscule, le jour tombe dans la nuit, la nuit tombe dans le jour, à l'endroit de la sortie principale sur le premier quai on s'attend à voir une horloge: elle n'y est pas. Fleurissent quatre aubépines, symétriquement, troncs droits, plantés à même le bitume, ficelés étroitement contre un tuteur, tout droit lui aussi, droit comme le poteau qui porte les fils électriques, droit comme les colonnettes en fonte qui soutiennent l'auvent, comme les cheminées qui pointent vers le firmament, comme les pieux alignés qui forment la palissade ébréchée, s'il y avait un promeneur attardé, égaré, il s'arrêterait à la palissade, n'irait pas plus loin, regarderait les chambres illuminées, les intérieurs baignés de lumière, derrière les rideaux rien ne bouge. Au fond d'une chambre du premier étage, à l'abri du regard, derrière un paravent, bottine se délace, corsage se dégrafe, robe se déboutonne, nœuds se dénouent, ceinture se desserre, robe tombe, linge glisse, les aubépines du square clignotent rouge sombre, senteur de peau, fragrance de muqueuse.

3.

Lune suspendue à trois clous sur le mur de la salle d'attente, chiffres romains tracés le long du bord, pleine lune, minuit dix. Candélabre à sept boules portées par des arabesques de métal illumine la salle, porte grande ouverte sur la nuit. Dehors, le long des rails: le quai, lieu de départ. Partir. Partir. Faire un pas. Un premier pas. C'est le premier pas qui coûte. Le chef de gare, tournant le dos, à l'abri de sa longue pèlerine, murmure: le premier pas coûte la vie, le chef de gare est debout, immobile, dans sa main droite la lampe éclaire le pavé, ses mots à peine audibles ne sonnent ni comme une menace ni comme une constatation, il se pourrait même qu'il n'ait rien dit, il se pourrait même qu'il ne soit pas le chef de gare (on ne voit pas le devant de sa casquette), mais seulement veilleur, il veille sur le pavé et les réverbères. Une fillette est là, devant la palissade, immobile, le veilleur ne l'a pas chassée, elle regarde le long du quai désert, regarde, regarde, n'en finit pas de regarder, elle porte une robe claire, dentelée autour du cou, dentelée à hauteur des mollets, il fait nuit, il fait tiède, les rails argentés luisent sous la lune, la fillette est habillée, les rails sont nus, les poteaux sont debout, les réverbères sont immobiles. Faire un pas, un seul pas, un premier pas, aller loin, aller vers la mer, aller vers le jour, commencer la randonnée, amorcer le récit, raconter le voyage. Mentionner, puis - deux ou trois pages plus loin - décrire la palissade qui au milieu du quai barre le chemin.

Sur la route de Changsha

Philippe Willocq

FIAT LUX

Il fait sombre, il fait froid. Tout est calme et tranquille. Un halo de fumée croît doucement autour des voyageurs. Des voix inquiètes, cigarette aux lèvres, s'élèvent dans la brume.

Tout attend le départ du train.

Les banquettes de bois défraîchi ont perdu depuis bien longtemps leur vernis flamboyant, mais de faibles reflets de lumière s'y cachent encore.

À ce moment imprécis de l'attente, comme une lueur salvatrice, naît un point de lumière diffus. Une femme aux yeux et sourire sereins vient de se mettre debout. Dans ses bras irradiés perce un joyau d'innocence. C'est la tête luisante d'un bébé souriant à l'enfer du train terne.

Ligne de fuite

Isabelle Grosse

C'était une ligne de fuite ligne de conduite. C'est le ressac du train qui l'avait réveillée. L'océan s'étalait là rien que pour elle. C'était un jour anniversaire. Soleil à l'arrivée. Là-bas c'était le gris le bruit l'ennui. Ici enfin la lumière et le calme. Bol d'air point d'ancrage. C'était une échappée belle. Lumineuse. Tapis de sable. C'était dedans dehors.

La lumière de là-bas l'attire comme un insecte sans ailes. Une femme a perdu le ciel. Compartiment ouvert. Dehors là derrière la vitre train arrêté face à l'océan. Rails coupés. Profil illuminé. Retour. Elle ne sait plus ce qu'elle fait là. Une femme attend. Départ imminent. Réveil transitatoire. Ressassement. Ses yeux fugitifs cherchent l'infini. Opaque dehors.

C'était relire et rester sans réponse. C'était un arrêt prolongé un cadre figé un déraillement passager. Arrêt sur image. Bateau à la dérive affalé sable mouillé. Aller retour. Elle se souvient. Là. Dedans. Compartiment. Elle se souvient. Carapace abandonnée. Retour. Lumière aveuglante réveil brutal message diffus. Arrêt sur la voie. Flottement fragile. Une femme joue au funambule. Moment passager temps suspendu.

Arrêt imprévu prolongé. Une femme s'attend. Eau salée dentelle d'écume séchée. Traces illisibles. Couloir. Derrière un vide trop plein. Devant l'oubli attendu. Là-bas un imposant corps trop mort. Larmes de fer ou d'acier.

Une femme déchire une lettre et récite l'alphabet. Départ imminent. Elle jette les morceaux par une fenêtre grande ouverte. Offrande de petits bouts de papier à un océan guérisseur. Réminiscence éphémère. Aller retour.

Une femme souffle des bougies noyées dans un lac salé. Elle s'égaré dans l'eau toute habillée pour sentir la vie. Ailleurs un train repart. La femme se rendort.

Jamais sans elle le train ne part

Carla Lucarelli

Apéritif de l'extase que tu m'offres salé
Elixir du désir dont je goûte l'écume

Ainsi commence une nuit d'ivresse
Où nos corps en apesanteur vont s'exiler

Ainsi commence le prélude à une messe
Où prêtre et prêtresse sur un autel sans Dieu
Silencieux nous égrènerons la litanie de l'ascèse.

**

Tu me découpes me défais me décomposes
M'accroches dans ta mémoire en tableau recomposé
Figure renouvelée de variations sur un même thème
Je deviens poésie entre tes mains.

**

La perfection est de ce monde
quand tes bras me bercent de leur soie

L'immortalité est de ce monde
quand tu te reposes en moi

La beauté est de ce monde
quand mes yeux plongent dans le bleu de ta lame
Et que je suis la femme

A jamais en toi.

Rock pour Roxanne

Paul Le Fèvre

A l'idée de s'évader
pour respirer
des mots fous au Rock Café
un ave de la chair
un amplificateur pour les coeurs
une belle distorsion
pour les anges vagabonds
barbouillé
avec l'écume des mots
pleins de silence
ivre comme l'air
à l'ombre d'une statue
près de la gare.

Le Trottoir à bascule

Luc Baba

Une dame lui a dit « monsieur, aidez-moi »
Pour un mouchoir
Il a dit « madame, au secours »

Au rendez-vous de son naufrage
Toutes les femmes sont en retard

Vanille aux lèvres
Et serpes rouges
D'une belle encore étrangère
Quand il boit au verre
La liqueur
Il se souvient
Sucre et sel
Un amour de grandes orgues
Mais
La mémoire est de sable et d'eau

Ici le temps n'est plus daté
Il court sans auberges sans nom
Chaque jour s'accroche au néant
Chaque nuit
Tombe des parois
Chauve-souris
Sa vieille épouse

Avec

Alain Gingras

mourir comme on est
sensiblement invariable
devenir silencieux

vacarme intérieur
trouver la cime de son arbre
Boire parfois un peu trop
comme si la vie n'existais plus

être intransigeant
avec la soif de vivre
perpétué la mesure
souffrir et mourir encore



À suivre...

Des Rails #10, numéro de Noël 2010

[AT clôture 15/11/2010]

L'appel à textes pour le numéro de Noël à paraître le 10 décembre 2010 est en cours et sera clos le 15 novembre 2010.

Pour rappel, sachez que ce numéro est libre, il n'y a aucune contrainte de thème, seule la longueur des textes/poèmes est à respecter : 30 000 signes maximum. Les propositions doivent, bien évidemment, être en relation avec le chemin de fer.

Les fichiers sont à envoyer en .doc ou .rtf à Suzanne Vanweddigen (svanweddigen@gmail.com) ou Claudine Bertrand (claudine5000@hotmail.com).